

et de plus solennel que cet immense fleuve qui ressemble plutôt à une série de lacs qu'à une rivière. Paysages variés, îlots verts, montagnes escarpées, cascades rapides qui nous obligent pour les éviter à porter à dos, canots, armes et bagages, au moins vingt-six fois.

Sur notre parcours, nous rencontrons trois camps de sauvages. Ces pauvres enfants des bois viennent tous sur le rivage me baiser la main et me font promettre de venir les voir bientôt. Comme je les vois charger leurs fusils pour me faire une ovation à notre départ et que d'ailleurs je connais leur grande pauvreté, je les prie de ne point jeter ainsi inutilement leur poudre au vent. L'un d'entre eux, un chef, prend la parole et me dit dans sa belle langue: "Ah! mon respectable Père! si tu voulais nous faire de la peine, ce serait de nous défendre de tirer du fusil en ton honneur. Tirer du fusil est le seul moyen que nous ayons de te prouver notre respect et notre amour. Il nous semble qu'en tirant pour toi nous faisons plaisir au bon Dieu dont tu es le serviteur et c'est le moyen d'attirer ses bénédictions sur nous et nos chers petits enfants. Notre poudre ne sera jamais mieux dépensée." Je ne répliquai rien à ces paroles, et m'éloignai vite, pleurant dans mon cœur la triste sort de ces infortunés sauvages, mais bien consolé des sentiments chrétiens que la grâce de Dieu faisait naître dans leurs belles âmes.

Le dimanche arrivé, nous nous livrons au repos et à nos devoirs de religion. Le bon Dieu, pour nous y engager davantage, fait éclater sur nous un orage épouvantable qui dure près de six heures. Vent violent qui emporte ma tente, pluie forte, éclairs réitérés, tonnerre, tout est de la partie. Nous partons le lendemain lundi; et ce n'est que le vendredi suivant que nous arrivons à l'Equerre, appelé Fort Stanley. Un temple protestant nous dit assez haut que l'hérésie a prévalu dans ces lieux et y a établi ses pénates sans opposition. A peu près tous les sauvages sont protestants. Le lendemain à midi nous sommes au portage de traite; c'est le 23 juillet. Là nous disons adieu au beau fleuve Churchill pour prendre la petite rivière du lac Pélican. Des lettres qui me sont remises nous apprennent que je suis impatientement attendu. Les RR. PP. Gasté et Lecoq, qui sont venus à ma rencontre, ont rebroussé chemin ne pouvant s'expliquer mon retard.

"Il faut, écrivent-ils, que Votre Grandeur ait été malade ou que les flots l'aient engloutie. Hâtez-vous si vous êtes encore du nombre des vivants. Les sauvages, arrivés de tous côtés pour vous voir, ont bien hâte de partir. Leurs filets ne prennent pas le poisson. La famine est dans le camp; nous sommes tous disposés à partir lundi; avec le grand regret de ne pas avoir vu Votre Grandeur, en particulier le R. P. Gasté qui a fait environ 320 milles ou 510 kilomètres pour venir vous rencontrer et recevoir pour la première fois la bénédiction de son évêque."

A ces nouvelles, nous nous hâtons, car il n'y a plus de repos